

## UN SAVOIR QUI PRENNE EN COMPTE SA FIN

Alexandre Beine

*Or, il est bien certain, de la connaissance de tous, qu'aucun psychanalyste ne peut prétendre représenter, de façon si mince soit-elle, un savoir absolu.*

J. Lacan<sup>1</sup>

Voici quelques jours, je fus interpellé par les propos d'une jeune collègue, médecin terminant sa formation en psychiatrie, qui au détour d'une conversation à bâtons rompus me fit part de sa réserve quant à la dévotion religieuse propre à la psychanalyse. Elle dénonçait la tendance de certains à se référer aux textes théoriques et à leurs auteurs, comme les croyants des religions révélées proclament leur foi dans la parole des prophètes. La référence à une altérité exempte de tout manque – divine à strictement parler, omnipotente, omnisciente et éternelle – mène alors à l'érection de dogmes dont la critique devient strictement interdite et que toute nouvelle parole doit respecter, au point parfois qu'aucune autre justification ne soutienne leurs propres actes que la citation du maître. Je gage que cette consœur s'inquiétait là d'une attitude particulière à certains psychanalystes, plutôt qu'à la psychanalyse elle-même. Mais cette manière brutale d'introduire le problème me paraît interroger de façon très actuelle et opportune le savoir en psychanalyse et la relation de ses praticiens à celui-ci.

---

1. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Seuil, 1973, (Leçon du 10/06/1964).

Puis j'eus l'occasion, à la veille d'écrire ces lignes, d'entendre un autre confrère<sup>2</sup>, psychiatre et psychanalyste émérite, qui dénonçait à son tour l'attitude des analystes et leur fourvoiement théorique. Il expliquait le caractère inopérant de la psychanalyse face aux cliniques contemporaines par l'actuelle « réification » de ses concepts, entendant là que la théorie y est donnée pour acquise de manière définitive et considérée comme l'unique « vérité », alors que les inventions théoriques se font toujours dans un contexte historique et qu'à leur tour elles en influencent l'évolution. Il en voulait pour preuve que ces concepts ne sont plus questionnés, alors qu'un même signifiant théorique recouvre plusieurs réalités selon les auteurs, et il proposait l'abandon de notions désormais obsolètes et causes de confusion – telle celle de pulsion – pour prôner le recours à des domaines de connaissance ne se référant plus au seul psychisme. Et de citer les travaux en neuropsychologie d'Antonio Damasio. Cette critique n'est pas sans rappeler celle faite en son temps par Lacan à l'hégémonie du Moi dans la théorie analytique, qui l'amena à insister sur le rôle symbolique du langage, en opposition à la suprématie de l'imaginaire alors déjà en vogue. Mais la tendance de la psychologie actuelle, à laquelle ce confrère fait chorus, est de s'intéresser davantage au contexte relationnel pour son impact émotionnel, dont les fonctions, intégrées dans le cerveau, sont envisagées sous leurs versants biologique et chimique. La science est ainsi appelée au secours d'une théorie jugée insatisfaisante car stérile pour la pratique.

Cette inclination n'est pas le fait de tous les praticiens de la psychanalyse, loin s'en faut, et ce discours qui m'a hier interrogé n'est certainement pas le plus courant. Mais les analystes ne peuvent à mon sens se soustraire à ces critiques, à la fois récurrentes et contemporaines, qui les confrontent à leur relation au savoir pour ce qui en concerne l'opérabilité, mais aussi l'exhaustivité et l'immuabilité supposées. Voici quarante ans, Lacan proposait déjà aux internes en psychiatrie de Sainte Anne des conférences<sup>3</sup> sur ce thème du savoir de l'analyste. À l'époque, c'est l'anti-psychiatrie qui semblait une alternative à la psychiatrie asilaire et Lacan jugeait sévèrement ce qu'il considérait comme une libération

---

2. Ph. Jeammet, *La rencontre avec l'adolescent*, Journée d'étude « Passage et Médiation » pour les dix ans du Centre de Jour pour Adolescents de l'Equipe, Bruxelles, 01/06/12.

3. Ces conférences, intitulées *Le savoir du psychanalyste*, étaient voulues par Lacan comme des « entretiens » où il reprenait avec simplicité ses principales réflexions théoriques. Je m'en suis notamment inspiré dans ce qui suit. Les trois premières furent éditées séparément (*Je parle aux murs (1971-72)*, Paris, Seuil, 2011), tandis que les suivantes furent reprises dans la transcription du séminaire ... *Ou pire (Le Séminaire, Livre XIX (1971-72))*, Paris, Seuil, 2011). Leur transcription intégrale est disponible sur internet : <http://gaogoa.free.fr/SeminaireS.htm>

non des malades, mais de psychiatres se dérochant au service imposé par la société. Je profite ici de cette invitation à l'écriture, lancée par le Bulletin Freudien, pour renouveler ces réflexions quant à la place où il s'agit, encore et toujours, de soutenir ce savoir. C'est ainsi que j'entends répondre à ce couple psychiatrique hasardeux, de la malicieuse novice et du professeur désabusé, en interrogeant l'originalité de ce qui fonde cette « pratique théorisante<sup>4</sup> » qu'est la psychanalyse, où le savoir est moins visé qu'exercé, concerne autant le praticien que son objet et bute paradoxalement sur ce qui constitue sa visée initiale, la découverte de la vérité.

La psychanalyse est d'abord une pratique. Il ne peut en être autrement, sans quoi elle contredirait elle-même son postulat qu'il y ait une cause inconsciente au symptôme. C'est en effet par la parole que peut apparaître cette cause et c'est donc de la prise de parole par le patient – à entendre au sens premier de celui qui endure, qui supporte la souffrance du symptôme – que naît la psychanalyse. D'où s'infère la conséquence que c'est dans l'après-coup de cette prise de parole que se reconnaît l'analyste, même dans les sociétés où l'accès à cette reconnaissance est conditionné par l'autorisation d'un superviseur qui permette que le patient s'allonge<sup>5</sup> : c'est d'abord la cure qui fait l'analyste, non l'inverse. Historiquement, l'invention même de la technique analytique a suivi cette progression. Partant de l'hypnose, où le médecin visait à la catharsis en suggérant au patient de révéler les traumatismes supposés être à l'origine de ses souffrances, la prise de parole par le sujet a mené à l'association libre, où le symptôme est lié à une signification inconsciente par le fil du discours, permettant que se constitue un savoir jusqu'alors in-su. C'est dans cet ordre que Freud a donné en 1923, dans *l'Encyclopaedia Britannica*, une triple définition de la psychanalyse : un procédé d'investigation des processus psychiques inconscients, sur lequel se fonde une méthode de traitement des troubles névrotiques et qui donne corps à un ensemble de conceptions psychologiques, formant une discipline scientifique originale.

Mais la notion d'opérabilité inverse ce cheminement, en faisant des concepts métapsychologiques l'origine de la guérison symptomatique. Ce faisant, cette position abandonne le fondement même de la psychanalyse : l'invitation à une prise de parole du sujet en souffrance. Il ne s'agit pas que l'analyste présuppose certains contenus inconscients à un

---

4. La trouvaille de cet heureux oxymore est à mettre au compte de Jean-Paul Beine.

5. Th. Roth. Du contrôle aux « quelques autres » : à propos de l'angoisse du psychanalyste, in *Lire le réel : actualité des classiques*. La Revue Lacanienne, n°10, Toulouse, Érès, 2011, p. 123-125.

type de symptômes, qu'il établisse des lois universelles de correspondance entre un conflit intrapsychique particulier et une phénoménologie donnée, comme certaines dérives psychologisantes le proposent. L'originalité de la praxis analytique n'est pas l'étendue supposée du savoir théorique de l'analyste – même si le modèle psychique qu'offre la somme métapsychologique est tout à fait unique – mais simplement que ce dernier soit averti du phénomène de transfert : l'analysant suppose un savoir sur son symptôme au sujet analyste et celui-ci suppose à l'analysant d'être sujet du savoir inconscient qu'annonce ledit symptôme. De ceci s'originent l'invite à la parole puis l'interprétation, dans un mouvement d'aller-retour porté par le double sens du transfert. Le savoir de l'analyste est en pratique un double savoir-faire, à la fois « savoir-entendre » et « savoir-faire-entendre ».

Le recours à la science – et aux thérapies qui s'en réclament – qui semble à certains plus prometteur en terme d'efficacité thérapeutique, de par la rigueur de la méthode hypothético-déductive, dénote par ailleurs d'une profonde méconnaissance de ses fondements épistémologiques. Car la méthode expérimentale ne permet pas plus qu'une autre d'ériger une théorie opérante. Il suffit de se référer aux travaux de Karl Popper pour abandonner l'espoir que la science expérimentale parvienne à savoir la vérité sur un phénomène. Si la scientificité d'une discipline est définie par sa capacité à produire des énoncés réfutables – une hypothèse doit pouvoir être soumise à une expérience qui puisse l'infirmier ou la confirmer –, l'expérience ne peut cependant définitivement confirmer la théorie – selon la règle logique voulant qu'une proposition vraie ne puisse en engendrer qu'une vraie, tandis qu'une proposition fautive peut aussi bien en engendrer une fautive qu'une vraie. Le savoir, dans son acception scientifique, n'est donc toujours à considérer que comme temporairement validé, c'est-à-dire comme n'ayant pas encore été réfuté, vrai jusqu'à preuve du contraire. De la même manière, le caractère opérant d'une intervention thérapeutique ne garantit pas la vérité de la théorie qui la sous-tend. En psychanalyse par contre, il n'est pas question d'établir des lois générales, mais bien de s'intéresser au particulier d'une parole. Aussi l'inverse du vrai n'est-il pas le faux, mais le semblant, derrière lequel peut toujours se dissimuler le vrai. Et le caractère opérant d'une intervention peut y révéler une vérité subjective. C'est en effet au sujet qu'il revient de donner à son symptôme valeur de vérité. Néanmoins, comme l'a finement repéré Freud<sup>6</sup>, la preuve d'une

---

6. Celui-ci évaluait la justesse d'une construction par des confirmations indirectes : relance de l'association, lapsus au sein d'une négation de la construction ou réaction thérapeutique négative. (Sigmund Freud. *Constructions dans l'analyse (1937)*, in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 2009, p. 269-281.)

opération réussie ne réside pas dans l'extinction du symptôme ou dans l'adhésion à l'opinion de l'analyste, mais bien dans la relance du processus d'association libre : l'opération analytique est d'abord une investigation, non une thérapeutique. C'est ainsi qu'une demande d'analyse concerne la cause inconsciente du symptôme, sa vérité, d'où elle se différencie d'une demande de guérison. Même si, parfois, il arrive dans la suite de cette recherche de vérité que des symptômes devenus inutiles s'estompent.

Cette différence de la valeur de vérité, pour la science et la psychanalyse, repose *in fine* sur la place où leur discours respectif assigne le patient, objet d'observation pour l'une et sujet de parole pour l'autre<sup>7</sup>. Surtout, elles se distinguent radicalement par la place qu'elles font à leur propre sujet. Car la science néglige tout bonnement son acteur principal, le savant, et ce qui cause son action, la recherche. Elle se soucie comme d'une guigne de ce qui motive son propre mouvement, son moteur en somme, à savoir la cause qui entraîne ses savants chercheurs à chercher à savoir. Les psychologies dites scientifiques n'agissent pas autrement, puisqu'elles ignorent fièrement le double sens du transfert, voire même la simple influence de l'observateur sur l'observation – malgré les avancées de la physique quantique sur ce thème et leur application macroscopique, invitant à prendre en compte l'influence de la conscience de l'observateur dans la mesure expérimentale. La psychanalyse est quant à elle l'analyse des processus inconscients qui se répètent lors des séances, adressés par l'analysant à l'analyste. Ici se retrouve le transfert. Mais l'analyste ne peut en être dupe, sans quoi il ne sera pour le candidat à l'analyse qu'un (petit) maître de plus. S'il doit accepter, dans sa position, de faire semblant, de se prêter au transfert qui lui suppose d'être sujet d'un savoir sur l'inconscient de son analysant, il doit surtout supposer à ce dernier de pouvoir se faire sujet de son propre savoir inconscient. Ce transfert de l'analyste renvoie ainsi à son désir de susciter ou de soutenir l'analyse. Averti par l'expérience de sa cure et la vérité qu'il a pu y happen, par ce savoir sur son manqué-à-savoir, il doit s'impliquer subjectivement, en tant donc que sujet du désir d'analyse.

L'expérience analytique enseigne alors que si la parole, quand elle est prise par le sujet, peut lui permettre de dire la vérité, c'est cependant toujours sans le savoir. Le lapsus, l'oubli, le mot d'esprit, le récit du rêve ou de l'acte manqué, l'adresse du symptôme névrotique sont au-

---

7. C'est ainsi que, dans son séminaire *L'envers de la psychanalyse (1969-70)*, Lacan met en position de locataire, de l'autre du discours : l'objet *a* dans le discours universitaire, le sujet  $\$$  dans le discours de l'analyste.

tant de manières que fait le sujet pour faire parler à son insu un savoir in-su, celui de l'inconscient. C'est là que se tient le sujet, ainsi que Lacan l'a résumé en une formule succincte, comme division entre vérité et savoir. Les signifiants barrent l'analysant dans son accès au savoir inconscient, bien que la parole en soit l'unique voie. Le sujet est ainsi condamné à une double impuissance : impuissant à savoir instantanément qu'il énonce une vérité et impuissant à dire le vrai du savoir qu'il en a retenu. Ce savoir perd tout son sel, sa valeur de vérité, quand l'instant du dit est passé. Il suffit pour s'en apercevoir de constater le vain effort pour en répéter l'effet après coup. Comme un mot d'esprit, raconté deux fois à la même personne, ne la fera plus rire pareillement. Ce passage obligé de la vérité par le truchement de la parole exclut que l'analyste fasse entendre raison à l'analysant, en lui livrant une interprétation exposée doctement, de manière à le convaincre par des concepts éprouvés. Ce raison-nement est dupe de la position de savoir, qui n'est jamais que supposé dans le transfert. Il s'agit autant que possible de faire résonner plutôt ce qu'a dit le sujet et qui pourrait bien être une vérité, par un mi-dire ou une scansion découpant énigmatiquement ses mots, de sorte à révéler que se cache un signifiant derrière un autre et qu'entre eux peut s'entendre une vérité. Au-delà de « père », il peut y avoir « pair » ou encore « perds »... Cette résonance s'appuie alors sur le savoir inconscient de l'analyste, ce qu'il a pu accumuler de sa cure, repérant l'équivoque et la faisant sonner, dans son style, aux oreilles de l'analysant.

Axer la psychanalyse sur la parole conduit à constater que le langage coupe définitivement l'humain du monde matériel, mais en même temps qu'il peut produire des effets corporels, des symptômes réels. Les mots tuent la chose, ils n'en sont que les représentants, le semblant, mais ils la font paradoxalement exister – ek-sister – quand dans la parole ils la font deviner, par le jeu des polysémies et des assonances, de la lettre finalement. L'objet *a*, cause du désir, échappe ainsi toujours au savoir : la connaissance ne peut qu'être méconnaissance de la vérité. C'est là ce que recouvre la notion du Réel, l'impossible à représenter, ni symbolique ni imaginaire, hors sens. Que le Réel soit envisagé *a posteriori* comme ce qui pré-existe au langage – à cette époque où le petit d'homme ne parle pas encore – ou comme ce qui lui ek-siste – l'impossible à dire malgré la parole –, il ne s'appréhende que par un effort de logique, puisque toute autre définition aboutirait à lui donner une consistance imaginaire. C'est ainsi que Lacan, cherchant par la topologie du nœud borroméen à intriquer Réel, Symbolique et Imaginaire sans donner de prééminence à aucun, en vient à buter sur la consistance que ce modèle donne au rond R et à n'esquiver ce paradoxe qu'en

définissant le nouage lui-même comme réel<sup>8</sup>. Cette rigueur de théorisation montre combien l'effort est tortueux pour rendre compte de ce que ratent par définition les concepts : où il est impossible d'énoncer ce qui échappe au savoir autrement que par mi-dire (ou par la logique, qui y est apparentée).

Comme y insistait Lacan<sup>9</sup>, refusant de céder sur la perte objectale qu'avait repérée Freud, l'objet convoité manquera toujours au sujet. Il en restera toujours le Réel. Le manque, ce trou laissé par l'objet, centre ainsi le psychisme, qui s'organise et se structure en fonction de lui. Le mouvement de la vie psychique tourne ainsi autour, d'où part la demande et à quoi elle échoue, laissant ce reste inaccessible qui meut le désir. L'objet de la psychanalyse est donc la question même de cette division du sujet et de l'objet *a* chu, perdu lors de la séparation de l'Autre. En le suivant, le travail de la cure permet, via la répétition dans le discours de l'analysant, de dégager progressivement la structure du fantasme. Celui-ci est envisagé comme une articulation signifiante de l'objet au sujet, qui rend compte de la manière paradigmatique dont ce dernier se débrouille avec ce qui lui manque et le marque intimement. Le savoir du psychanalyste concerne ainsi l'impuissance. Mais si par ses interprétations il fait émerger un savoir inconscient de ces petits trébuchements – les truchements par rébus de la vérité – de la vie quotidienne, il ne peut ignorer la limite de ce savoir : la vérité ne se sait pas, elle se dit. Le savoir de l'impuissance renvoie alors à l'impuissance de savoir. Et de fait, il ne peut anticiper l'effet de l'interprétation ni le sens qu'elle produira, l'étendue du savoir qu'elle révélera. Cet effet est l'affaire du sujet, lorsqu'il entend à son tour, dans ce qu'il a dit, la vérité cause de ce dit, voire de l'acte de dire. La théorie psychanalytique est une théorie du ratage et du manque, y compris pour elle-même.

Ceci m'entraîne à fermer une boucle, en revenant à la question qui ouvrait mon préambule. Cet effort de théorisation me semble effectivement un indice de ce que le psychanalyste doit assumer comme responsabilité subjective de son désir. À lui de répondre de sa prise de parole en tant qu'analyste, de sa pratique et de la cause qui l'y a entraîné. Ma jeune consoeur l'a bien compris, renvoyant à leurs fondamentaux ces (dits) psychanalystes qui ne témoigneraient de leur pratique, de leur acte que par des références livresques, des « vérités » révélées par d'autres. Il s'agit bien d'une position de croyant, qui confie à Dieu – ou à son représentant – la charge de la cause<sup>10</sup>. Il se prive ce faisant

8. J. Lacan, *Le Séminaire : RSI (1974-75)*, inédit.

9. J. Lacan, *Le séminaire, livre IV : La relation d'objet (1956-57)*, Paris, Seuil, 1994.

10. Pour un plus ample développement, on pourra lire « La science et la vérité » (J. La-

de l'accès à la vérité, la barricadant derrière un savoir divin, et ne peut que subir son assujettissement à l'Éternel, qui le barre comme sujet-dévoit. Le sujet dont s'occupe la psychanalyse n'est évidemment pas ce sujet du royaume divin. C'est au contraire le sujet de la science défini par Descartes, à partir du doute systématique de toutes (mé)connaissances, comme être du fait de penser par lui-même et de le dire : *cogito ergo sum*, se libérant ainsi de sa dépendance à une causalité divine. Ce sujet a donc une apparition clairement située dans l'histoire, selon des coordonnées temporelles et culturelles précises. Il ne peut non plus se considérer comme immortel et se reposer sur un absolu dont l'infinitude serait la garantie : né d'une culture, il peut mourir avec elle<sup>11</sup>. Et à sa suite pourquoi pas la psychanalyse, si elle perd sa raison d'être... C'est donc à lui, le sujet, l'analyste, d'exercer sa liberté, de se coltiner la structure psychique qui le détermine pour néanmoins aller au bout de son acte, d'assumer de s'en faire sujet.

Pour être clair enfin, puisqu'il s'agit ici de prendre position, je résumerai ces quelques réflexions ainsi. L'analyste n'est pas l'adepte d'une croyance en une panacée, dont le savoir conceptuel assurerait une compréhension certaine de tous phénomènes psychiques et qui aurait élucidé de toute éternité la question ontologique de l'essence de l'homme. Il apparaît davantage comme un docte ignorant, se sachant bien moins sage qu'on ne voudrait qu'il soit, essentiellement praticien de l'écoute et partisan de la vérité, débusquant dans la parole ce qui y réside d'hors-sens et ce qui peut y faire sens, averti de la duperie du savoir supposé mais également de son utilité, conscient évidemment que son rôle n'a qu'un temps et résolu, finalement, à en choir.

---

can, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 855-877.)

11. Ceci est clairement envisagé par Charles Melman dans sa tentative de penser une nouvelle économie psychique face aux cliniques contemporaines.